

déclencheurs, des impulsions minimales. Au ras des choses, en jouant.

Chaque expérience décrite dans les pages qui suivent est à mener vraiment. Il est possible de les comparer, de les modifier, d'en inventer d'autres. Mais il est indispensable de s'exercer réellement, de ressentir le décolllement des évidences qu'elles doivent produire. C'est toujours ce qui est en cause, depuis qu'il y a des philosophes : une pratique du décalage, du pas de côté, un changement d'optique, même très restreint au départ, qui permet de voir le paysage sous un angle tout différent.

Si ce divertissement peut être utile, c'est parce qu'il propose de tels points de départ. Insolites, volontairement. Loufoques, si besoin est. Mais chaque fois destinés à faire vaciller une évidence que l'on croyait assurée : notre identité, par exemple, la stabilité du monde extérieur, ou encore le sens des mots. La trajectoire, ensuite, sera différente pour chacun. Elle n'aboutira pas aux mêmes conclusions. Tant mieux. Il suffit qu'elle soit lancée.

Certes, ces expériences reposent sur certaines hypothèses et convictions. Elles suggèrent notamment la possibilité que « je » soit toujours un autre, le monde une illusion, le temps un leurre, le langage un voile fragile sur l'indicible, la politesse un moratoire de la cruauté, le plaisir une morale, la tendresse le seul horizon. Personne n'est obligé de les partager. Seule compte l'incitation à poursuivre, pour chacun.

Et chacune, évidemment. Je ne crois guère que la philosophie soit seulement une affaire d'hommes, même si ce fut souvent le cas par le passé. Je n'ai toutefois pas jugé souhaitable, dans les textes qui suivent, d'écrire systématiquement « chacun(e) », ni même « vous êtes fatigué(e) » lorsque je m'adresse au lecteur-lectrice. Les lectrices, si elles le veulent bien, rectifieront elles-mêmes.

En résumé, l'intention de ce divertissement pourrait tenir dans un entretien express :

« — Où voulez-vous en venir ?

— Où vous irez ! »

1

S'appeler soi-même

Durée : 20 minutes environ

Matériel : un lieu silencieux

Effet : double

Asseyez-vous par terre au milieu d'une pièce calme, de préférence peu meublée. Demeurez tout d'abord quelques instants attentif au silence, sachant que vous allez parler et entendre. En écoutant intensément les très légers bruits qui vous entourent, pensez que bientôt cette paix va cesser. Préparez-vous à l'irruption d'une parole.

Prononcez alors à voix haute votre prénom. Articulez distinctement, et répétez, insistez. Comme si vous deviez hélér, d'assez loin, une personne demeurant sourde à vos appels. Imaginez que vous interpellez quelqu'un qui vous connaît, mais ne vous aperçoit pas. De l'autre côté d'un champ. Ou bien d'une rive vers un bateau. Ou encore d'une maison à une autre.

Au début, les quinze ou vingt premières fois, vous avez l'impression d'être simplement en train de parler dans le vide. Vous appelez quelqu'un d'absent, d'inaccessible, d'une manière absurde et ridicule. Vous avez beau allonger les voyelles, prononcer les syllabes sur des tons différents,

vous n'arrivez pas à y croire. Continuez. La porte est bien fermée.

Peu à peu, vous commencez à ressentir l'impression d'être appelé. De manière d'abord confuse, à peine perceptible. Hésitante, mal assurée. C'est là qu'il convient de s'installer, attentif à cet équilibre instable entre le dedans et le dehors. Insistez, répétez, appelez-vous encore quelques dizaines de fois, machinalement, automatiquement. C'est bien votre voix. C'est aussi celle de l'autre, là-bas. Vous venez juste de l'apercevoir.

Votre voix n'est pas dédoublée. Et bien sûr vous non plus. Vous sentez toutefois que vous êtes double, scindé en quelque sorte au-dedans. C'est bien vous qui appelez, mais vous ne savez pas qui. C'est bien vous qui êtes appelé, mais vous ne savez pas d'où. Ou plutôt si, évidemment, vous savez bien que c'est vous dans les deux cas, et « vous », vous supposez que ça ne fait qu'un. D'ailleurs, vous le savez, et là-dessus tout le monde est d'accord. Mais non, justement, ce n'est pas ce que vous éprouvez à présent. Vous savez bien que « vous » et « vous » ne font qu'un, mais vous ne le ressentez plus de manière pleine, évidente. Celui qui appelle est le même, et n'est pas le même, que celui qui est appelé.

L'expérience consiste à prolonger quelques instants ce jeu du dedans et du dehors, de l'appel et de l'écoute. Il faut éprouver, aussi loin que possible, ce qu'a d'insolite ce prénom que l'on connaît, mais que jamais on ne peut adresser à soi-même sans justement se sentir un autre. Seuls les autres, évidemment, vous nomment ainsi, et vous-même, en temps normal, ne vous appelez jamais. Continuez à vous héler, à intervalles réguliers, en criant presque certaines fois. Le but est de susciter ce léger malaise, pas forcément désagréable, qui accompagne un petit décollement de soi par rapport à soi. Se maintenir un moment dans cette situation de fin vertige.

Comment en sortir ? De quelle manière colmater l'écart, recoller les bords ?

Dites simplement, d'une voix haute et forte, avec le plus grand naturel possible : « Oui ! J'arrive ! »

2

Vider le sens d'un mot

Durée : 2 à 3 minutes environ

Matériel : ce qu'on a sous la main

Effet : désymbolisant

Ça peut être n'importe où, et sans heure particulière. Il suffit, cette fois encore, que vous soyez sûr de n'être pas entendu. Mieux vaut n'être pas gêné, en cours de route, par la crainte du ridicule. Parler seul n'est rien. Être épié et moqué troublerait le résultat recherché.

Donc, simplement quelque lieu où personne ne vous entend. Prenez ce que vous avez sous la main, l'objet le plus courant, un crayon, une montre, un verre, ou même une pièce de votre vêtement, bouton ou ceinture, poche ou lacet. Peu importe. Il suffit d'une chose banale. Sa dénomination est habituelle, sa présence est familière. À cet objet correspond pour vous, depuis toujours, le même mot. Identique, naturel, normal.

Prenez donc en main cette petite chose sans malice, sans étrangeté, sans risque. Répétez son nom, à voix basse, en la regardant. Fixez, par exemple, le crayon qui est entre vos doigts en répétant : « crayon », « crayon », « crayon », « crayon », « crayon », « crayon », « crayon ». Vous pouvez continuer

encore. Ce ne devrait pas être long. En quelques instants, le mot familier se décolle, se racornit. Vous ressassez une suite de sons étranges. Série de bruits absurdes, insignifiants, qui ne dénomment rien, ne désignent aucune chose et demeurent insensés, fluides ou râpeux.

Sans doute avez-vous déjà joué ainsi, enfant. Tous ou presque, nous avons éprouvé, comme ça, l'extrême fragilité du lien entre mots et choses. Dès qu'on le tord ou le tire, dès qu'on le distend, ce lien cesse d'être simple. Il s'entortille ou se brise. Le terme se dessèche, s'émiette. Coquille éparpillée d'inanité sonore.

Ce qui arrive à l'objet n'est pas moins étonnant. Il semble que sa matière devienne plus épaisse, plus dense, plus brute. La chose est là davantage et autrement, dans son étrangeté innommable, dès qu'elle tombe en dehors du fin filet des vocables habituels.

Ce vieux jeu dissociatif, il faut le répéter. Tenter d'observer la fuite même du sens, l'émergence rêche du réel hors des mots. Entrevoir l'écaille sous la prose. Redire plusieurs fois le même mot, pour la même chose, dissipe toute signification. N'est-ce pas merveilleux ? Effrayant ? Drôle ? Quelques instants suffisent pour fissurer cette fine pellicule où nous nous tenons en place, satisfaits de pouvoir dire le nom des choses.

3

Chercher « je » en vain

Durée : indéfinie

Matériel : aucun

Effet : dissolvant

C'est l'un des termes que vous utilisez le plus. Au cours de la journée, le mot « je » figure dans presque toutes vos phrases. Depuis votre plus tendre enfance, vous avez cessé de vous désigner par votre prénom. « Je » est devenu le mot par lequel vous exprimez vos désirs, vos déceptions, vos projets, vos espérances, vos actes les plus divers, vos sensations physiques, vos maladies, vos jouissances, vos plans, votre ressentiment, votre tendresse, votre goût pour la vanille ou votre aversion pour le fenouil. Vous avez lié depuis très longtemps ce mot si bref à la multitude de vos états d'âme. Il est intimement imbriqué à vos sentiments, à vos souvenirs. En apparence, rien ne se fait sans lui. On le retrouve dans tous vos récits, tous vos jugements. Pas la moindre décision, pas la moindre rumination ne lui échappe.

Curieuse situation : tout le monde se sert du même mot. La plus irréductible intimité, la plus singulière existence, pour chacun d'entre nous, est liée à un terme qu'il n'a ni choisi ni forgé, et dont tous les autres se servent

identiquement. Un pronom de la langue. Rien n'est moins personnel que ce pronom « personnel ». L'existence à laquelle il se rapporte demeure, du point de vue linguistique, parfaitement interchangeable. Ce peut être n'importe qui, affirmant « je suis content » ou bien « je suis triste ». Chacun, différent de tous les autres, se désigne soi-même par un mot qu'utilisent tous les autres. Situation hautement paradoxale. Mais vous n'y songez pas, comme tout le monde d'ailleurs. Vous avez bien assez à faire pour ne pas vous encombrer de ce genre de questions.

Cherchez malgré tout où se trouve ce « je ». Existe-t-il ? Comment le repérer ? À quoi le reconnaître ? Si vous tentez de poser ces questions et de les résoudre avec application, vous allez expérimenter que ce « je » n'est pas simple à localiser ni à authentifier.

Ce n'est pas une expérience brève, dont les limites sont aisées à circonscrire. Cela pourrait au contraire ressembler à une longue traque. Il faut du temps, des occasions diverses, une certaine constance et de l'obstination. Où est donc cette évidence appelée « je » ? Vous chercherez longtemps, en différents endroits, sous des angles distincts. Il y a de fortes chances pour que, au bout du compte, vous reveniez bredouille. C'est là que les choses commencent à devenir intéressantes.

Parmi les pistes que vous pouvez tenter de suivre, il convient de rappeler l'existence du corps. Ce « je », singulier et pourtant semblable aux autres, n'est-ce pas simplement ce corps, ses habitudes et ses faiblesses, ses fragilités et ses particularités ? Vous ne trouverez pourtant jamais « je » dans votre corps. Aucune de vos cellules n'a survécu depuis dix ans. Aucun des éléments de votre corps n'est demeuré identique. Qu'appellerez-vous « je » ? La forme ? La structure d'ensemble ? L'organisation ? Reste la pensée, classiquement. Tout change, mais pas vos souvenirs, votre conscience de demeurer le même, identique malgré les altérations. Là non plus, vous ne mettez pas la main sur « je ». Vous ne trouverez jamais que des pensées, des

séquences, des souvenirs, des associations d'idées, des désirs qui sont affectés de ce que vous appelez « je ».

Entre toutes ces sensations, entre tous ces événements mentaux, « je » semble être le dénominateur commun. Mais ce n'est pas un support ni un moteur. Juste un air de famille. Une qualité commune à des pensées et sensations fort diverses, presque comme une couleur ou un parfum. Une façon d'apparaître. Éventuellement un style. Rien d'autre. « Je » n'est pas quelque chose ni quelqu'un. Ce n'est pourtant pas seulement un mot. C'est sans doute un certain refrain, un pli, une qualité seconde et relative.

Si vous parvenez à expérimenter cela, il faudra savoir ensuite quoi en faire. Quelle incidence peut avoir sur votre existence cette impossible trouvaille ? Comment vous débrouillez-vous de cette défection de « je » ? C'est une autre histoire.

Savoir où l'on était le matin

Durée : variable

Matériel : aucun

Effet : suspensif

C'est une expérience pour gens surmenés. Elle convient aux voyageurs épuisés, aux commerciaux sous pression, aux décideurs stressés, à tous ceux qui en font trop.

Il est utile que la journée soit bien avancée. Ou bien qu'elle soit très chaotique. Ou encore qu'elle succède à de nombreuses journées de surcharge, de déplacements et d'agitation. Bref, il convient, pour conduire cette expérience, que l'accumulation des efforts vous ait rendu plus ou moins ivre d'épuisement. Choisissez le moment où vous commencez à sentir que vous n'êtes plus en mesure de tout maîtriser. Des fils vous échappent. Tenir ensemble tant de changements et de données est aux limites de vos forces.

Lorsque vous êtes parvenu à ce stade de tension, de fatigue et de nervosité où l'on doute de sa capacité à poursuivre, l'expérience est très simple. Demandez-vous : où étais-je ce matin ? D'autres variantes sont possibles : quelle est la première phrase que j'ai entendue ? Quel a été

mon premier rendez-vous ? Avec qui ai-je passé la nuit ? (etc., selon le genre de vie que vous menez).

Des multitudes de gens répondront à ces questions sans une seconde d'hésitation. Ils savent immédiatement où ils se sont réveillés. Ce qu'ils ont mangé, dit, lu, entendu, les gens qu'ils ont vus. Ces interrogations sont dépourvues d'intérêt pour ceux qui vivent dans la nécessaire évidence de la répétition, la monotonie des heures et l'immobilité des jours. Eux savent tout de suite, parce que c'était aujourd'hui comme d'habitude et comme toujours. Le bureau, le magasin, la ferme, l'usine. Pas de changement.

Pour les autres, les nomades, les surchauffés, les mutants, le fil n'est pas toujours évident à renouer. Quand se succèdent réunions, décisions, déplacements, savoir ce que l'on a fait quelques heures plus tôt peut être très difficile. L'important n'est pas l'amnésie ou le souvenir. C'est le sens de l'hésitation. Expérimentez ce moment. Quelques secondes, quelques minutes. Vous demeurez suspendu, hésitant, ne sachant plus ce qui, dans votre propre existence, a de si peu précédé le moment présent. Vous savez bien que votre corps était quelque part, vous êtes convaincu qu'il s'en souvient, que la réponse va venir. Et pourtant cela dure, la continuité ne se fait pas, vous demeurez à l'écart de vous-même, à distance de votre propre temps. Vous savez que c'était bien vous, qu'il y a eu ce moment, cette phrase, ce réveil. Cependant, au moins pour l'instant, il n'en revient rien, vous demeurez sur le bord de l'instant, il y a des trous dans le passé, et cela vous inquiète. Car sa continuité est une croyance, évidemment.

Faire un mur entre ses mains

Durée : 10 minutes environ

Matériel : aucun

Effet : dédoublant

Vos mains paume contre paume, doigts contre doigts, à la hauteur de vos yeux. Décollez les paumes, en maintenant le contact des extrémités de chaque doigt. Rapprochez de façon intermittente les paumes, sans qu'elles se touchent. Vous pressez et résistez avec chaque main, en écrasant de plus en plus fortement la pulpe des doigts, à l'intérieur de la dernière phalange.

Chacune de vos mains doit alternativement s'ouvrir et se fermer, comme si vous tentiez de repousser un mur, de résister à la pression d'une surface plane et inerte. Faites jouer au maximum vos articulations, sentez la tension des muscles dans les paumes, l'étirement des ligaments. En répétant plusieurs dizaines de fois pression et flexion, vous allez découvrir l'ambiguïté de cette situation.

Vous êtes à la fois celui qui presse et celui qui résiste. Vos mains étant de chaque côté, vous éprouvez une difficulté inhabituelle pour savoir où vous êtes. Vous êtes l'autre, l'autre est vous. Il y a plus étrange quand l'expérience se prolonge. Car vous ne savez plus où est le

vivant et où est l'inerte. Pour chaque main, la résistance à ses mouvements constitue le dehors, et se trouve perçue comme un mur. Vous ressentez de chaque côté l'effort vivant, pas la surface plane. Vous percevez la peau, la pulpe — pas la présence du mur. Ce mur supposé, virtuel et cependant palpable, vous ne savez où le localiser.

La situation est compliquée par le fait que vos deux mains sont sous vos yeux : ce que vous voyez ne coïncide pas avec ce que vous sentez. L'image est normalement unifiée : deux mains symétriques. La sensation est anormalement scindée : chaque main est comme la non-vie de l'autre. Dans ce corps à corps avec vous-même, *mano a mano* en circuit fermé, vous faites l'expérience que « je est un autre ».

manière fugitive et partielle. Sa présence est perceptible dans le cadre de la fenêtre. Vous ne savez rien d'elle, évidemment. Vous ne faites que passer. Le plus hautement probable, c'est qu'il n'arrive rien entre vous. Elle ne sera jamais qu'un rêve, une courte illusion. Rien d'autre. Vous le savez.

Mais ça n'empêche pas de se faire un cinéma. Elle vous a vu, elle va vous faire signe, vous allez la rejoindre, une histoire impossible aura lieu entre vous, une passion terrible et douce, imprévisible, providentielle, obscène autant que tendre. Elle l'aura su elle aussi, dès la première seconde, comme on sait les choses impossibles, celles qu'on ne comprend pas et qui décident de tout, soudainement, à jamais.

Un homme écrit ses lignes. L'expérience, pour une lectrice, devra être adaptée. Ou plutôt réinventée. Dans ce registre où s'entrecroisent le désir et le regard, le sexe et la représentation, il n'est pas possible de préjuger cette récréation.

Le bout de la rue arrive. Il ne s'est rien passé. La vie continue. À la prochaine.

27

Se fabriquer des vies

Durée : quelques mois

Matériel : aucun

Effet : déroutant

Vous n'avez vécu qu'une seule fois, dit-on chez nous. D'autres, ailleurs, affirmeront que vous avez déjà plusieurs fois suivi le cours de l'existence. Peu importe. Vous pouvez vous-même multiplier vos vies, éprouver leur prolifération. Il faut pour cela conduire une expérience relativement longue, assez accaparante, mais dont les effets valent bien le temps qu'on lui aura consacré.

Pendant quelques semaines, faites l'effort systématique de vous fabriquer des vies. Dites à votre nouveau coiffeur que vous avez été chauffeur de taxi à Detroit avant de livrer des pizzas à New York. Décrivez à une cousine éloignée vos années d'enseignement en Australie. Souvenez-vous avec vos neveux de lieux que vous ignorez, de métiers que vous auriez pu faire (après tout, qui sait ?), de grandes et de petites aventures, de chasses au snark et de ports dans les brumes.

Faites ça bien. Ne vous contentez pas de bricoler. Revenez plusieurs fois sur les mêmes histoires. Enjolivez les anecdotes, ajoutez des détails, complétez les blancs,

67

gommez les éventuelles invraisemblances. Poursuivez les mêmes récits avec les mêmes personnes. Évitez de vous embrouiller. Au besoin, prenez des notes, faites des fiches, documentez-vous. Persévérez.

Au bout de quelques mois, vous serez familiarisé avec ces vies possibles. Vous aurez répondu à beaucoup de questions, donné bon nombre d'explications. Vous aurez décrit, narré, repris, répété des épisodes clés de vos diverses biographies juxtaposées. Vous aurez surtout formé des gens convaincus de la véracité de ce que vous leur aurez raconté, susceptibles d'en parler à d'autres, de vous présenter sous le jour que vous avez fabriqué. Ils y croient.

Pourquoi pas vous ? Le point auquel il convient de parvenir est celui où vous doutez que tout cela soit faux, où vous ne discernez plus la frontière entre vos fictions et votre vraie vie. Ou plutôt, ce qui revient au même, le point où vous pouvez vous dire, sans coup de force ni soudaine folie, que ce que vous aviez l'habitude de considérer naguère comme votre « vraie vie » n'est, en fait, rien qu'une fiction parmi d'autres. Ni plus, ni moins.

28

Regarder les gens depuis une voiture

Durée : 10 à 40 minutes

Matériel : voiture, chauffeur, grande ville

Effet : homme invisible

Il faut être passager pour tenter cette expérience. Lorsqu'on conduit, l'attention est nécessairement mobilisée par la voiture, les gestes à accomplir, la sécurité à assurer. Impossible de se laisser absorber par le spectacle environnant. Au contraire, quand on est conduit, rien n'interdit de se fondre tout entier dans le glissement furtif du regard. Passif, rêveur, flottant. Bougeant sans avoir besoin de se mouvoir, filant dans l'air plus ou moins vite, scrutant sans être vu, le passager d'une voiture se trouve dans une situation exceptionnelle de voyeur.

Vous allez donc monter à l'arrière d'un taxi, d'une voiture amie (peu importe, en fait, les circonstances) et vous couler dans le mouvement. Mieux vaut vous trouver dans une grande ville. Décidez que vous êtes sur une sorte de tapis volant, un caisson flottant au ras du sol, d'où vous voyez défiler le monde sans être vraiment visible. Vous passez parmi les gens. Ils ne vous aperçoivent pas. Vous saisissez un geste de leur vie, une interrogation, une

69

anxiété, un énervement, un désir, une attente. Les habits, les démarches, les culs, les épaules, les âges, les cheveux, les boutiques, les fatigues, tout cela défile. Et soudain, tout au fond, là où tout se mélange et se transforme, simplement un regard impossible à oublier. Ou le profil parfait d'une femme dont vous ne saurez rien. Des émotions d'instant, de quatre sous, des « pour toujours » aussitôt oubliés.

Entre vous et ces corps vivants, ces existences traversées de drames, de soucis, de projets innombrables, une vitre et le mouvement. Vous pouvez toujours ouvrir la fenêtre. Vous ne ferez jamais que passer. Renouvelez souvent l'expérience, dans des lieux multiples. Variez si possible les pays et les continents. Tirez la conclusion que vous voudrez. Il y en a plusieurs.

29

Suivre les mouvements des fourmis

Durée : 30 minutes environ

Matériel : une fourmilière

Effet : réflexif

Tout le monde l'a déjà fait, mais ça marche encore. Observer assez longtemps une colonne de fourmis donne à penser. Se rendre assez attentif à leur obstination régulière. Bien étudier, même si vous le faites pour la centième fois, comment elles se suivent, se croisent, dessinent le filet régulier d'un chemin qui bouge. Attachez-vous au dessin général des itinéraires, aux minuscules variations individuelles, aux éphémères retours en arrière. Repérez les héroïsmes inéluctables et les charrois sans vraisemblance.

Et reprenez à ce sujet les méditations les plus banales, celles que tout le monde, derechef, a déjà parcourues. Demandez-vous comment on peut concevoir une telle vie. Ruminez l'idée d'une communauté biologique, d'une société sans langage. Devenez perplexe en songeant à ce que peut être une cité sans humanité. Calez devant la représentation d'un organisme constitué d'une multiplicité d'individus. Relisez *Micromégas*, Fabre, *Bouvard et Pécuchet*.

71

jeux d'autrefois, les maisons de campagne, l'odeur des armoires (s'il y a lieu). Ne vous accrochez qu'à ces grains époustouflants. La frontière entre la lumière et la ténèbre est soudain si roide, nette, directe qu'on croit pouvoir la toucher presque. Le grouillement des particules apparaît et disparaît de chaque côté de la frontière. C'est là qu'on peut rêver.

Peu d'expériences simples donnent aussi intensément le sentiment d'un monde invisible soudain révélé. Dans le rai de lumière se donne à voir comme une tranche d'un espace différent, inséré dans le nôtre, un univers de l'autre côté, de l'envers, de l'ailleurs. Soudain rendu visible comme par effraction. Comment serait le monde si l'on voyait scintiller la poussière tout le temps, partout, interminablement ? N'y a-t-il pas tout le temps, partout, interminablement une strate à la fois invisible et présente ? Un pan que l'on pourrait atteindre, un autre espace emboîté dans celui que nous connaissons ?

Et s'il nous manquait seulement de savoir comment entrebâiller les volets ?

32

Résister aux fatigues

Durée : variable, plusieurs heures

Matériel : aucun

Effet : subtil

Vie et fatigues ne se distinguent pas. Inutile de rêver à un pur repos, oublieux des efforts, ignorant les tensions. La vie s'expose incessamment à la dépense d'énergie, à la lassitude, aux courbatures réelles ou figurées. Persévérer est cause de fatigue, si toutefois on entend par là le contrecoup de l'effort, non la dépression. Trop de gens imaginent un épuisement triste, une fatalité accablante, qui écrase et submerge. On y succombe de guerre lasse, définitivement, vaincu par le manque de force, abattu, incapable de s'en échapper.

Il ne faut pas grand-chose de plus pour que la fatigue soit un océan de brumes où se perdre corps et biens, un cloaque, une vraie fange d'où l'on ne revient pas. Les grands fatigués seront bientôt portés disparus. Ils sombrent de manière lente et régulière. On le sait depuis longtemps dans les campagnes : dire de quelqu'un qu'il est « fatigué », c'est faire comprendre qu'il va mourir sous peu.

Combattre cette idée d'un grand déclin, d'un abatement sans retour. Défaire, en premier lieu, l'idée qu'il

77

n'existerait qu'une fatigue. Distinguer des fatigues de toutes sortes, qui n'ont presque rien à voir les unes avec les autres. Les discerner et faire l'expérience de leur résister en les accompagnant. Car l'un des moyens les plus efficaces pour résister à une fatigue n'est pas de se cabrer, de rassembler ses dernières forces pour tenir encore contre le flot. Il faut au contraire accompagner les fatigues. Ne pas leur résister frontalement, apprendre à naviguer sur leur courant. Ne pas les considérer comme des obstacles, mais comme des moyens pour progresser, des véhicules, des instruments de navigation.

Exercez-vous à sauter d'une fatigue à une autre. Habituez-vous à les opposer. Vous tenterez de trouver les qualités de fatigue qui vous conviennent le mieux, et celles dont il faut vous méfier le plus. Vous pourrez à cet effet vous exercer à marcher dans la chaleur, à ne pas dormir pendant longtemps, à travailler continûment, sans répit, excessivement, à faire un trop grand nombre de choses en même temps, à faire l'amour plus et plus et encore et autrement, à tenter de tout faire toujours tout le temps.

De toute manière, ça s'arrêtera. La question subsidiaire est de savoir si cette dernière pensée vous rassure ou vous inquiète.

33

Avoir trop mangé

Durée : 2 ou 3 heures

Matériel : nourriture en quantité

Effet : flottant

Peu importe pour quelle raison. Repas entre amis, obligation sociale, cérémonie de famille, subite fringale, étape gastronomique, terrible et riche région de France... il y a des motifs très divers de se retrouver dans cette situation banale pour nos pays opulents : avoir trop mangé. Vous n'êtes pas réellement à votre aise. Vous vous sentez par exemple le ventre tendu, la tête lourde, l'esprit brumeux, la bouche plus ou moins pâteuse. Parmi les désagréments divers que vous pouvez éprouver en supplément : maux de tête, palpitations, sueurs, sensations de chaud et froid, aérophagie, ballonnements.

L'expérience consiste à vous emparer de cette occasion de hasard pour la transformer en voyage d'apprentissage. Commencez par écarter toute considération relative à vos éventuelles résolutions, toute forme de ressentiment envers les personnes ayant provoqué cette situation. N'en veuillez ni à vous-même ni aux autres. Regardez les choses comme elles sont : vous avez mangé à l'excès, plus que votre corps ne peut le supporter sans

79

désagrément. C'est un fait. Voilà. Dès lors, laissez-vous porter par la situation.

Suivez sans résister ni réfléchir les fluctuations nombreuses par lesquelles vous passez : torpeur, éveil, assoupissement, lucidité, brouillard, lumière, lourdeur, légèreté relative. Prêtez attention à cette lutte lente qui s'est engagée, à l'intérieur même de vos tripes, entre cette masse d'aliments ingérés et la reconstitution de votre intégrité corporelle. Une fois encore : au lieu de subir ces quelques inconvénients comme une désagréable fatalité, faites-en le point de départ d'une exploration, même rustique, de votre relation à la réalité.

Scrutez par exemple les états modifiés de conscience qu'engendre le cassoulet, la forme spécifique d'hébétude liée à la brandade, les échauffements suscités par le foie gras frais à la poêle. En dressant ces constats, vous n'aurez pas en vue de composer des observations sur les effets comparés de chaque type de recette. Vous aurez plutôt pour tâche de suivre la navigation ambiguë de votre propre identité dans les méandres gastriques.

Vous n'êtes évidemment pas « le même », d'un moment à l'autre, dans ces circonstances. Demandez simplement ce qu'il en est de nous; des grands discours sur le libre arbitre, la conscience, la personne, la raison, la loi morale et certains autres vastes et beaux sujets, si quelques féculents nous font changer d'univers et qu'un peu de graisse nous met à bas. L'acuité de l'esprit cède devant quelques assiettées. À ne pas oublier.

34

Faire l'animal

Durée : 10 à 20 minutes (à répéter)

Matériel : aucun

Effet : mutant

Fermez la porte. Le temps de cette expérience, il est indispensable que vous ne soyez pas dérangé. Dès que vous êtes assuré d'être seul et au calme, commencez à imiter l'animal qui vous convient le mieux. Par exemple, respirez comme un chien, la langue pendante, avec un bruit de gorge rauque à chaque bouffée d'air. Flairez le tapis bruyamment, insistez sur les pieds de meuble, tournez en rond, allongez-vous une joue au sol, mordillez votre coude ou votre avant-bras, etc. Ou bien, selon vos talents ou votre humeur, miaulez, caquetez, blatérez, feulez, hennissez, meuglez. Et faites les gestes qui vont avec.

N'imitiez pas ! Le but n'est pas de reproduire des sons ou de représenter des attitudes. D'éventuels dons d'imitation ne vous seront ici d'aucune aide. Ce serait même plutôt un obstacle. Car il s'agit de vous mettre « dans la peau » de l'animal que vous aurez choisi. Laissez venir. Contrôlez peu, ou pas du tout. Selon les besoins du moment, commencez à grogner ou à geindre. Dérégalez votre souffle, traînez-vous par terre. Frottez-vous la tête

travaillent avec leur ordinateur ou s'absorbent dans la contemplation des passants. Bref, ils s'occupent, remplissent ce temps offert et contraint d'activités, d'idées, petites ou grandes, et de tâches diverses.

Vous devez tenter l'expérience exactement inverse. Ne rien faire. Sans vous énerver ni vous ennuyer pour autant. Vous laisser flotter dans le temps, sachant qu'il passe de lui-même, inexorablement, en vous et sans vous. Vous devez vous couler dans cette passivité totale, sans inquiétude. Tout arrivera, et rien ne dépend de vous. Vous pouvez être vide, amorphe, immobile, indifférent, brumeux, absent — malgré tout le temps avance, et ce moment prendra fin. Vous pouvez découvrir qu'il n'y a pas à tuer le temps. Il ne cesse de mourir, de lui-même, indéfiniment.

38

Tenter de ne pas penser

Durée : 10, puis 20, puis 30 minutes

Matériel : aucun

Effet : nul

C'est une expérience vers la limite. Ne pas penser du tout, dès lors qu'on est éveillé et en possession de ses moyens, on n'y arrive pas, ou fort peu de temps. Il ne peut donc y avoir que des tentatives. Mais elles se prolongent plus ou moins loin. Elles s'approchent plus ou moins de l'impossible. Les unes le frôlent, d'autres ne font que l'entrevoir à l'horizon.

Pourquoi ne pas penser est-il impossible ? Une telle expérience nous tirerait hors de l'humain, nous ferait échapper au grouillement incessant du langage. Nous basculerions du côté de l'hébétude, de la vie pure, instantanée, animale. Ou bien, ce qui peut revenir finalement au même, nous tomberions du côté du divin, sans fond, abyssal, mutique. Il se pourrait que la pensée soit un bricolage de l'entre-deux. Ni tout à fait divine ni seulement hébétée. Une certaine façon de ramer entre l'éternité et l'instant. Ou bien entre le silence et les mots, la présence et l'absence, l'être et le néant, etc.

89

En tout cas, ça ne s'arrête pas définitivement. Il ne peut être question que d'interruptions passagères, circonscrites. Elles sont possibles, elles valent d'être expérimentées. Pour s'y aventurer, il faut opérer petit à petit. Par tranches, par étapes. La première condition est de ne pas se crispier, de laisser faire. La volonté, ici, ne peut agir que de biais, de manière indirecte. Ce n'est pas un projet qu'il s'agit de réaliser, et il n'est pas souhaitable, on s'en doute, de penser qu'on ne pense pas. Mieux vaut savoir qu'on échouera. On sera toujours, à un moment ou à un autre, rattrapé par une pensée. L'échec est sûr. Tout progrès a donc une valeur en soi.

L'entraînement le plus efficace consiste à laisser passer les pensées. Ne pas les empêcher (c'est impossible), ne pas s'y accrocher (c'est possible). Considérer leur passage comme celui des nuages, inévitable et lointain. Pratiquer l'indifférence du ciel. Se faire clair, obstinément, sans prendre garde à ce qui défile. Rester dans le bord, en dessous du cadre, l'œil ouvert sur ce qui est devant. Et c'est tout. Avoir encore des sensations (les couleurs, la lumière, le souffle, la peau, les muscles, les bruits alentour), mais ne pas les intégrer dans une conscience, *a fortiori* dans une idée ou un discours. Et finalement, certaines fois, par bribes, parvenir à avancer jusqu'au ciel clair, à la lumière vide, sans agitation, sans forme.

Ces courtes réussites peuvent avoir de longues conséquences. Leurs répercussions vont fort au-delà des moments où elles ont lieu. Même s'il est unique, elles demeurent.

Aller chez le coiffeur

Durée : 1 heure environ

Matériel : un salon de coiffure

Effet : décoiffant

Ça paraît simple. Vous entrez, on vous fait un shampooing, ensuite quelqu'un vous coupe les cheveux — un peu, beaucoup, ou pas du tout. L'expérience consiste à éprouver d'abord combien cette situation banale est beaucoup plus compliquée qu'il ne semble. Vous pouvez imaginer en effet que vos cheveux ne sont pas une partie tout à fait indifférente de votre corps. Il n'est pas simple de comprendre la relation qu'ils entretiennent avec lui. Sont-ils inertes ou vivants ? Insensibles ou parcourus d'une autre sorte de nerfs ? Sont-ils à l'extérieur de votre corps ? Au-dedans ? Entre les deux ?

Que se passe-t-il quand on les coupe ? Il se pourrait que vos cheveux soient directement reliés à vos idées et que vous n'ayez plus jamais les mêmes en sortant de chez le coiffeur. Il vous aurait coiffé l'âme, elle serait méconnaissable, inutilisable, vous ne vous retrouveriez plus en vous-même. Vous seriez tout à fait autre, désorganisé du dedans.

Ou bien la séance de coiffure modifie votre apparence entière. Vous n'aurez plus la même tête, tout aura

changé, la forme du nez et la couleur des yeux, la largeur des joues, votre corps tout entier sera altéré, il sera devenu plus grand ou plus petit, rabougri ou boursoufflé.

Ou bien les coiffeurs sont des archanges, des messagers de Dieu, des rédempteurs de proximité. Vous quitterez le salon transfiguré, corps glorieux, porté par la musique des sphères et l'allégresse de la délivrance.

Perdu ou sauvé, vous allez de toute façon vivre un moment décisif. Vous avez rendez-vous avec votre destin. S'annonce une mutation sans exemple. Opération terrible, alchimie innommable, la séance de coiffure vous laissera pantois, dégingué, victime de cataclysmes internes. Voilà ce que vous êtes parvenu à croire.

Le second temps de l'expérience consiste à nettoyer ces fantaisies au shampooing antipoux. Vous savez bien qu'en réalité il ne se passera rien. Vous allez vous faire couper les cheveux et c'est tout. Ce sera plus ou moins bien fait, plus ou moins conforme à l'idée que vous vous faites de « l'esthétique » qui vous convient. Mais ces variations mineures sont sans conséquence. Elles sont dépourvues de la moindre importance.

Vous aurez rêvé pour rien. Au moins aurez-vous fait l'expérience de la distance séparant vos fantasmagories de la réalité. La réalité est presque toujours plate, banale, simple, dépourvue de relief. En un sens, rassurante.

40

Prendre une douche les yeux fermés

Durée : 5 à 10 minutes

Matériel : douche

Effet : pacifique

Vous ne savez pas d'où vient l'eau. Vous pouvez imaginer, yeux clos, autre chose qu'une douche : pluie des tropiques, par exemple. Vous n'êtes peut-être pas seul, des gens vous regardent. Une scène commence à se composer, bientôt peut-être toute une histoire. Fermez. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Simplement sentir l'eau tiède, les gouttes, les jets, les flux. Ne sentir que cela, sans rien voir, sans entendre d'autre son que celui de l'eau. Tenter de se tenir dans une sensation unique, dépourvue de sens, d'images, juste sous l'eau tiède. Se réduire à être seulement ainsi, sous l'eau, debout, le visage tendu vers la douche. Ne plus être qu'un dessous de peau de visage sous l'eau, comme ça. N'avoir pas de mots pour le dire. Demeurer hébété, se condenser dans la lourdeur de l'eau. Que cette sensation, ou presque.

Rester sans fondre, juste incessamment mouillé. Éviter tout ce qui ressemblerait de près ou de loin à une

93

Dans cette sphère circonscrite, il s'agit de construire une bulle de rêves. De manière élémentaire, et même très bête, ou très vulgaire : paillettes, strass, choses qui brillent. Du clinquant, du semblant. Du faux luxe faux chic, de la facilité factice, de la joie forcée sur fond de pauvre tristesse. C'est cela qui rend le cirque émouvant, exemplaire, modèle simple de l'humain : bâtir des rêves dérisoires dans la fange et la crasse, mais obstinément. Chaque soir à 20 h 30 et en matinée le dimanche à 15 heures.

Vous devrez donc trouver le chemin du chapiteau. Faire un peu la queue. Payer très cher pour l'inconfort, la vétusté, l'odeur. Rester longtemps mal assis. Vous surmonterez avec facilité ces désagréments. Vous vous convaincrez d'échapper à cet écrasement, de suivre la légèreté des acrobates, le pouvoir des prestidigitateurs. Vous parviendrez à rêver d'une humanité pleine de boules de cristal, découpée par les projecteurs, souriante dans les flonflons, heureuse dans la barbe à papa. Vous trouverez presque les gens beaux sur scène, courageux, méritants, habités de vertus, capables de hauts faits, plus grands que des humains, le corps brillant comme celui des dieux, et si souples, et légers, rapides, aériens. Vous flotterez un certain temps dans cette bulle pailletée.

Et puis, et c'est là le plus important, le plus émouvant, quelque chose rate. Une balle tombe, un trapèze se dérobe, un oiseau demeure obstinément immobile. Vous remarquez que la belle contorsionniste a un collant troué. Vous voyez soudain quelque chose de pitoyable. Une fierté ramenée au ras du sol. Un rêve terrestre, c'est-à-dire taché, toujours plus ou moins blessé. Un ratage bouleversant. Une image de l'obstination humaine. Vous devrez indéfiniment retourner au cirque.

Essayer des vêtements

Durée : 30 à 50 minutes

Matériel : magasin de prêt-à-porter

Effet : rêveur

Il y a des milliers d'années que les vêtements ne servent plus à se protéger du froid ou de la pluie, ni à préserver une supposée pudeur. Il semble difficile d'envisager que même les plus primitifs aient pu avoir uniquement un rôle thermique. Sans doute une fonction symbolique leur a-t-elle toujours été associée. On remarquera au passage que dans aucune des sociétés que les anthropologues donnent à connaître le vêtement ne se réduit à une simple utilité pratique. Il est toujours codé, pris dans les jeux du pouvoir, de la norme, des rôles sociaux.

Nous avons multiplié de manière indéfinie les apparences et leurs significations. Les vêtements parlent du lieu social et physique d'où l'on vient, des pouvoirs spécifiques qu'on exerce ou des dominations qu'on subit, ils affichent la classe, le caractère, l'âge, l'emploi, le contre-emploi, la transgression, la soumission. Ils peuvent dire : « Je suis un jeune des banlieues qui cherche à sortir de l'humiliation en arborant les mêmes marques que les bourgeois de mon âge, mais je choisis des teintes différentes et

je les mêle d'une manière qui leur paraît déplacée, sans que je m'en rende compte. » Ou bien : « Je suis une bourgeoise des beaux quartiers, mes enfants sont grands, mon mari m'ennuie, mon amant aussi, mais vous pouvez tenter votre chance si vous savez le code et la façon de faire signe au maître d'hôtel. »

Vous pouvez faire l'expérience d'essayer des vêtements non pour vous les acheter, mais pour explorer des apparences inattendues. Au lieu de chercher comme d'habitude ce qui vous va, ce qui correspond à vos goûts, votre statut et votre stature, votre morphologie et votre imaginaire, essayez des vêtements incongrus. Trop jeunes ou trop vieux pour vous, trop chics ou trop ploucs, trop voyants ou trop sobres. Des fringues en tout cas toujours inadéquates, excessives, décalées. Capables de vous faire sourire chaque fois que vous vous verrez ainsi attifé.

Imaginez-vous comme ces silhouettes des jeux d'enfants dont on change l'habillement en ajustant à leurs épaules, au moyen de languettes en papier qui se rabattent en arrière, toutes sortes d'accoutrements disparates. Rêvez-vous Barbie ou Ken. Efforcez-vous ainsi de vous voir en rockeur, en diplomate, en commercial, en rappeur, en paysan, en charcutier, en graphiste, en chasseur de canard, en intello, en éboueur, en footballeur, en petit cadre. Chaque fois vous composerez la vie qui va avec ces pièces de tissu : manières de parler, façons de manger, domicile, loisirs, voyages. Reposez ensuite le tout sur un cintre. Remerciez le personnel.

Calligraphier

Durée : 20 à 30 minutes

Matériel : bon papier, bonne plume

Effet : rassemblant

Écrire n'est pas une activité intellectuelle. C'est d'abord un exercice de la main. Peut-être principalement. Ce qu'on pense, ce qu'on inscrit sur le papier comme significations supposées ou prétendues a sans doute beaucoup moins d'importance, et beaucoup moins d'intérêt, que l'attention requise pour bien former les lettres, esthétiquement esquisser leur exact contour, jouer avec d'infimes équilibres de droites et de courbes, de boucles et de points.

Pour l'expérimenter, vous devez commencer par vous appliquer à tracer au même rythme, sans à-coups, de manière régulière, les phrases, même les plus banales, qui vous passent par la tête. Ce qui compte, encore une fois, n'est pas la portée de ce que vous marquez. La teneur des signes, leur « sens », comme on dit, n'a qu'une importance secondaire. La seule chose qui vaille, c'est la régularité des traits, leur avancement réglé, le fait d'inscrire, en ordre, des lettres enchaînées, bien formées, lisibles, proportionnées, distinctes.



Rencontrer des amis après des années

*Durée : 2 à 3 heures
Matériel : ami d'autrefois
Effet : chronologique*

C'est une expérience qu'on peut mener à différents âges. Elle prend, suivant les moments de la vie, des teintes assez variées. Les enfants, s'ils ne se sont pas revus pendant deux ou trois ans, se reconnaissent à peine, même à un âge déjà conscient, même s'ils ont beaucoup joué ensemble. « Tu sais que c'est Antoine ? Tu te souviens de lui ? Allons... Tu reconnais Maryse, regarde, elle a toujours les mêmes yeux ! » Sourires gênés, regards ailleurs. Ils vont faire connaissance, mais ne se souviennent de rien, ou presque, et confusément.

À l'adolescence, quand on n'a pas rencontré depuis longtemps un copain ou une copine, c'est à la fois amusant et troublant. L'amusement et le malaise ensemble viennent des traits conservés, de l'air tout de suite retrouvé, mêlés aux seins, aux poils, à tout ce qui pousse en ce temps-là. On se reconnaît petit dans des corps de grands. Ça fait drôle.

Les adultes peuvent jouer les prolongations. Dix, vingt, trente ans ou plus sans se voir. La curieuse attente

dans le café ou le restaurant, savoir si l'on va se reconnaître et sous quel masque, quelles rides, quel poids du temps passé. Un assez rare mélange d'appréhension et de tendresse, sans qu'on parvienne à vraiment savoir si l'appréhension est pour l'autre ou pour soi. La tendresse non plus.

Et puis cette étrange façon, tout en reconnaissant l'autre à la première seconde (à quoi ? l'œil ? le sourire ? un port de tête ?), de scruter les ravages avec incrédulité. L'autre, c'est évident, a vieilli. Et soi-même aussi, on le sait, mais on ne se voit pas. Et puis on s'est habitué, au fil des jours. Ce qui est alors bizarrement émouvant, c'est la soudaine angoisse du temps terrible qui vous atteint, de façon indirecte, parce que vous soupçonnez que vous aussi...

*Devenir la musique**Durée* : 20 à 120 minutes*Matériel* : une musique*Effet* : réaliste

• Mettez l'ampli presque à fond. Une musique que vous aimez, et fermez les yeux. Abandonnez toute forme de vigilance. Aucun effort pour voir ni entendre ni penser quoi que ce soit. Relâchez la totalité de vos muscles. Votre corps s'alourdit, s'alanguit, pèse mollement sur le canapé (ou le sol, ou le lit) où vous êtes allongé. Tout le reste se dissipe.

Rien que la musique. Attendez, laissez faire. Votre intervention volontaire est inutile ou même néfaste. La musique absolument, impérieusement, elle seule. Elle ne vous envahit pas, c'est vous qui allez vous dissoudre, partir en notes, devenir rythme et timbres. Vous savez d'ailleurs combien c'est inexact, mal formulé, approximatif. Car les mots ne sont pas faits pour ça. Il faut attendre ce moment sans phrases où l'on ne saurait même dire que vous flottez dans la musique, car il y aurait encore, pour qu'une telle expression ait un sens, un « vous » distinct des sons eux-mêmes. C'est cela qui s'abolit. Il ne reste que matière sonore, seule absolument, pulsation pure, et vous l'êtes devenu.

Alors vous pouvez faire l'expérience — fugitive, de biais, à la limite — d'apercevoir comme du dehors ce corps abandonné, inerte, que vous regarderez de loin, sans souci que ce soit vous. Les histoires de chamans et de sorciers dans lesquelles il est question d'abandonner un temps l'enveloppe corporelle, d'en sortir et de la voir d'au-dessus, ce sont des histoires de musique. Comment ne l'aviez-vous pas su plus tôt ?

Ce n'était encore qu'une étape. La magie, les pouvoirs spéciaux, ce sont des moments à traverser. Devenir la musique ne sert pas à voyager. Quand on continue, il n'y est plus question de déplacement. Pas même de lieu ni de distance. Bientôt, il ne reste rien qui vous permette de vous repérer. La musique seule subsiste. Elle forme la texture même de la présence, l'accès direct à toute existence. Et vous trouvez sans énigme la phrase d'habitude impossible à comprendre : « Si le monde disparaissait, il resterait la musique. »

*Se promener dans
une forêt imaginaire*

Durée : 2 à 3 heures

Matériel : une forêt

Effet : renversant

Il faut de préférence un vrai bois. L'hiver est recommandé, en tout cas une saison permettant de marcher assez longtemps, d'un pas soutenu, sans être incommodé par la chaleur. Une exacte régularité du souffle est souhaitable. Vous allez donc marcher d'un pas assez vif, un bon moment, sans vous préoccuper de rien d'autre que de régler précisément votre respiration sur votre pas.

La première étape consiste à produire en vous, par répétition, un rythme sans surprise, presque sans pensée. Pour savoir si vous êtes installé dans le tempo de cette marche en forêt, la vérification est facile : arrêtez-vous soudain de marcher, en continuant de respirer au même rythme. Si les arbres, eux, s'obstinent à avancer, vous êtes entré dans la bonne voie. Si, au contraire, le paysage tout entier se fige en même temps que vous, continuez à marcher, vous n'êtes pas encore parvenu au début de l'histoire.

Quand vous aurez pu vérifier que vous êtes dans le rythme, poursuivez. Vous allez entrer dans un autre pays.

Pas besoin pour cela du concours des fées, ni des elfes. Ni gnomes ni trolls. Juste un peu de bonne volonté, une certaine constance. Un zeste d'enthousiasme.

Imaginez simplement que la forêt est votre âme. C'est en vous-même que vous cheminez ainsi. L'enchevêtrement des futaies, la garde blanche des bouleaux, l'humus humide et la mousse, non, ce n'est pas dehors. Par l'effet de quelque sort opaque, dont vous n'avez rien à connaître, tout s'est retourné. Vous êtes en train de déambuler à l'intérieur de votre pensée. Vous soupçonnez que, peut-être, on ne sort jamais de soi. Ne cherchez pas à comprendre pourquoi il en va ainsi. Constatez seulement que ces demi-teintes et ces clairs-obscur sont en vous. Vous appartiennent, comme d'intimes propriétés, et la pénombre des sous-bois et la sérénité des clairières, la dure obstination des souches et la légèreté diaphane des coins d'air.

Vous entrevoyez que peut-être l'esprit n'a pas de dehors, ou bien, à supposer qu'il existe, qu'on n'en peut rien savoir.

Libre à vous de tirer de lourdes conséquences de ce jeu sylvestre. Il peut suffire de n'en retenir qu'un point de méthode : l'imaginaire n'est jamais, et n'a pas à être, quelque chose qui s'ajoute au réel, s'oppose à lui, le contredit ou l'estompe. C'est toujours la réalité elle-même qu'il faut rendre imaginaire.

*Retrouver un lieu d'enfance
qui paraissait bien plus grand*

*Durée : instantanée
Matériel : un lieu d'enfance
Effet : déboîtant*

Ça nous est arrivé à tous. Dans le souvenir, souvent précis jusqu'au détail, c'était démesuré. Vaste champ de course, esplanade sans fin, cour immense, terrain d'escapade, lieu de cavalcade, de cachette, d'embuscade, pampa, steppe, forêt vierge. S'exposer à découvert, en plaine, exigeait du courage. Tout traverser d'un bout à l'autre demandait de la patience, et pas mal de force.

On n'a pas grandi là. Jamais ne se présenta l'occasion de revenir, de se mesurer peu à peu au lieu. Voilà soudain qu'on y retourne, adulte. C'est un espace tout petit. Restreint, rétréci, rabougri, peudechagriné. Tout est pourtant identique : le volume d'ensemble et les détails, cette fenêtre dans le coin, ce petit pan de mur à peine jaune. Mais c'est une maquette, un modèle réduit, un monument en miniature.

Expérimentez cette qualité particulière de surprise et d'étrange malaise. Vous vous prenez comme référence, mais vous n'avez pas de perception immédiate de votre

changement de taille. Vous considérez donc spontanément que les choses, elles, ont changé, se sont tassées, rétrécies. C'est pourquoi vous avez l'air, tout à coup ici, d'être géant.

Vous avez beau savoir qu'il n'en va pas ainsi, le malaise persiste. Votre souvenir et la perception présente ne s'ajustent pas. Les deux sont vifs. Les deux sont incompatibles. Vous vous sentez en porte-à-faux, comme si vous étiez de trop, entre votre mémoire qui a raison et votre présent aussi. Ce qui vous encombre, c'est l'idée d'une continuité de vous-même.

efficace, humain, solidaire, charitable, respectueux, tout au long de cette journée.

Au premier regard, ça ne paraît pas tout à fait coller ? Le but de l'expérience est que vous parveniez à considérer vos faits et gestes sous cet angle. Peu importe ce que vous avez bien pu accomplir. Vous devez parvenir à discerner dans votre journée d'hier — que l'on supposera plus ou moins banale — les signes évidents de votre sainteté. Lorsque vous aurez le sentiment que ce résultat est à peu près acquis, repassez le film.

Et suivez le chemin exactement inverse. Efforcez-vous de trouver, dans vos actes et vos pensées de cette journée, les indices évidents de votre perversité, de votre capacité de nuire, de votre goût pour la destruction, de votre méchanceté fondamentale. Négligez là encore le déroulement, supposé banal, de votre comportement et de vos sentiments. Parvenez à trouver, dans tout ce qui a été fait et dit, la confirmation de votre caractère ignoble, veule, odieux, diabolique, cruel, égoïste, manipulateur. Voyez-vous en bourreau. Sans plus de raison que vous vous voyiez en saint, mais avec non moins de vraisemblance si possible.

Appliquez cela aux autres, à votre entourage.

Et ensuite, si vous l'avez suffisamment bien accompli, essayez donc de croire aux jugements moraux, aux examens de conscience.

Retrouver des souvenirs perdus

Durée : 30 minutes ou plus

Matériel : une mémoire

Effet : imprévisible

Vous savez tant de choses ! Cela vous paraît tellement usuel et simple que vous ne vous en rendez pas compte. Vous connaissez par exemple, quel que soit votre degré d'instruction, des milliers et des milliers de mots de votre langue maternelle, et des règles de grammaire, d'arithmétique, de géométrie. Vous vous souvenez aussi d'innombrables histoires, réelles ou inventées, vécues par vous et les vôtres, transmises par les historiens ou les témoins, empruntées aussi à des contes, des romans, des films.

L'expérience consiste à constater que vous possédez dans votre mémoire plus de souvenirs que vous ne le savez vous-même. Évidemment, vous en êtes déjà averti. Faites malgré tout l'expérience : prenez une demi-heure et un fauteuil. Fermez les yeux, et partez à la recherche d'un souvenir perdu, de manière volontariste et brutale.

On pourrait croire qu'une traque de ce type est vouée d'avance à l'échec. Trop directe, trop grossière. Pas du tout. Il est rare qu'elle rate. Presque toujours, on se retrouve

D'accord, ils ont dû se débrouiller comme d'habitude. Quand même. Leur persistance massive est quelque peu énigmatique, voire vaguement provocante. Quand vous êtes pris dans le même flot, que vous travaillez ou prenez le bus avec eux, vous ne vous en apercevez même pas. Vous savez bien qu'ils se débrouillent pour continuer à exister. Mais là, pendant que vous vous trouviez avec l'héroïne et les combats, vous ne savez pas comment ils y sont parvenus.

Ils ont continué leurs allées et venues. Leur temps se raccorde au précédent. Leurs gestes s'enchaînent les uns aux autres. Pas les vôtres. La durée, pour vous, s'est au contraire distendue. Elle a formé une grande poche où ont tenu l'histoire du film, les paysages, vos émotions, peut-être des vies entières. Assez vite, cette question s'estompe et finit par disparaître. Mais seulement par négligence ou par emportement. Elle n'est pas véritablement réglée.

75

Plonger dans l'eau froide

Durée : 1 heure et 20 secondes

Matériel : plage, soleil, mer

Effet : frontalier

Si votre santé le permet, commencez par rester un assez long temps en plein soleil. Une heure au moins, par une journée très chaude. Vous devez sentir votre peau cuire et même l'intérieur de votre corps commencer à tiédir. Optez plutôt pour un moment et un lieu où l'eau est particulièrement fraîche. Plus le contraste est vif entre la chaleur sur le sable et la fraîcheur de l'eau, plus l'expérience sera réussie.

Soudain courez dans l'eau. Ne vous arrêtez pas. Allongez-vous, sautez, plongez dans l'eau fraîche, nagez en apnée le temps que vous pouvez. Ces quelques secondes-là valent d'être explorées. L'explosion du frais n'est pas immédiatement perceptible. Les premiers dixièmes de seconde sont irisés de picotements multiples, d'étincelles en gerbe dans les contours du corps. Comme une effusion de chaud et froid, une chute libre, une césure effervescente. Ensuite, une ou deux secondes après, vient le froid, le saisissement qui abasourdit, la nécessité de continuer à nager, sous l'eau, au plus profond, avant de remonter

prendre une goulée d'air en retouchant l'éclat blanc du soleil.

Ceux à qui la prudence interdit ce jeu peuvent explorer par d'autres voies une sensation analogue : entrer brusquement dans une baignoire pleine d'eau tiède-froide, ou même, pour les plus fragiles ou les plus timorés, se tremper un pied dans une cuvette d'eau glacée. Chaque fois, l'intéressant, c'est la stupeur du contraste, le fait de se retrouver comme en porte-à-faux de soi-même. Des sensations décalées, déphasées, trop distantes les unes des autres, trop distinctes ne paraissent pas pouvoir être intégrées d'emblée dans la continuité supposée du moi. Leur disparité semble les empêcher d'être tenues ensemble dans la même suite. En se succédant trop vite, elles laissent le moi comme une tortue sur le dos.

76

Chercher des paysages immuables

Durée : interminable

Matériel : la Terre

Effet : pérennisant

Ce n'est pas exactement de la nostalgie. Une certaine tendresse peut-être, une forme de curiosité plutôt mélancolique. Elle pousse à se demander où trouver des paysages semblables aujourd'hui encore à ce qu'ils étaient il y a quelques dizaines de milliers d'années. Existe-t-il des lieux qui n'ont pas du tout changé ? Sans trace de modification humaine ?

Quelle forêt est demeurée la même ? Quelle contrée, campagne, colline peut offrir encore un visage immobile ? Quelle montagne, même ? Vous commencez à chercher. Vous tentez quelques approches. Des approximations, des tâtonnements. Mais toujours un doute. L'agriculture n'a-t-elle pas tout modifié ? L'érosion tout transformé ? Vous imaginez que tel panorama, *grosso modo*, est demeuré identique à ce que pouvait voir un homme de l'âge de pierre. Mais vous n'en êtes jamais tout à fait sûr. Vous voilà désappointé.

La solution, pourtant, n'est pas compliquée. Allez en mer, jusqu'au moment où vous ne voyez plus la côte.

165

Voilà, rien n'a changé. L'identique étendue d'eau demeure. À travers les siècles des siècles. Ce que vous voyez, les ptérodactyles ont pu le contempler. Et cela représente encore et toujours près des deux tiers du globe. Autrement dit, la plus grande partie de la Terre est demeurée inchangée. À côté des dévastations, des bouleversements, des humanisations, la majeure partie de la planète a conservé pratiquement la même apparence, humide et bleue, à perte de vue.

Tirez de ce constat ce que vous voudrez : un sujet d'étonnement, un objet de controverse, une évidence rassurante ou une amère désillusion. L'écume perdure.

77

Écouter sa voix enregistrée

Durée : quelques minutes

Matériel : un enregistrement où s'entend votre voix

Effet : déplaçant

On est toujours étonné. « C'est moi, ça ? » Votre propre voix vous paraît trop haute ou trop grave, trop lente ou trop rapide, mal posée, mal placée, décalée, inattendue. Vous ne reconnaissez d'abord ni son timbre ni son débit. L'enregistrement restitue pourtant correctement la voix des autres. Pas la vôtre.

Ces mots et phrases, vous savez que c'est bien vous qui les avez prononcés. D'ailleurs, vous identifiez sans hésiter votre parole, mais comme de biais, de profil, sous un angle curieux. Vous et non-vous. Vous tombez dans une faille, un vide qui s'est ouvert soudain. Vous vous connaissez « du dedans ». Vous vous percevez comme « du dehors ». Les professionnels sont habitués. Gens de radio et d'enregistrement connaissent leur voix du dehors comme du dedans. Ils travaillent avec et dans cette matière. Accoutumés à s'entendre, ils ne connaissent plus la surprise et le malaise que suscitent, banalement, les premières écoutes de sa propre voix telle que les autres l'entendent.

Jamais aucun humain, dans le monde d'autrefois, ne pouvait entendre sa voix comme les autres l'entendaient. Pas plus que voir son image comme les autres la voyaient. Ce décentrement, les machines l'ont rendu possible. Ce n'est pas une sortie de soi. Il confirme, outils à l'appui, que notre intimité est ignorance. La technique aide la philosophie. Elle conduit à se demander quelle apparence retenir : celle qui nous livre, du dedans, une image de nous-même ou bien celle qui semble objective et s'enregistre ? La même question vaut pour le visage, les pensées, pour l'ensemble de nos comportements. Elle demeure indéfiniment sans réponse. Ça étonne toujours.

78

*Dire à une inconnue
qu'elle est belle*

Durée : moins de 1 minute

Matériel : aucun

Effet : feu d'artifice

Vous ne l'avez jamais vue. Seul le hasard de l'heure fait que vous la voyez aujourd'hui, au restaurant. Ou dans le train, ou au café, ou traversant la rue. Elle est rayonnante, vivante, parfaite. Sa seule présence est rassurante. Dans quelques minutes ou quelques secondes, elle disparaîtra. Vous ne la reverrez plus jamais. Ça n'a aucune importance. Vous débordez de gratitude pour son passage bref. Vous avez envie de la remercier d'exister, de lui dire qu'elle est belle et que cette beauté réjouit le cœur.

Ça ne se fait pas. Vous risquez toutes sortes de malentendus. Seule, elle va croire que vous voulez simplement la draguer (votre gratitude, pourtant, est désintéressée). Si elle est accompagnée, vous serez dans le mauvais rôle du provocateur obscène, du type à claquer.

Faites l'expérience d'oser. Malgré tout. Question de style et de sincérité. Vous avez plus à gagner qu'à perdre. Gagner quoi au juste ? Le plaisir de dire. On ne peut remercier, pour la joie que leur contemplation procure, un

conceptuelles, des notions dont on ne sait que faire à la première rencontre, des machines à bousculer les évidences, des pensées dont on se dit d'abord qu'elles sont impensables.

Peut-être allez-vous hésiter, au début, à vous esclaffer à propos du vrai, du bien, du beau. Commencez donc par les étrangetés. Cherchez-les dans les recoins. Par exemple : ce que Platon dit des chiens, Aristote de l'érection, Spinoza du chatouillis, Pascal de l'éternuement, Kant des fourmis du Congo. C'est une manière de s'acclimater, mais le jeu est encore trop facile. Il laisse en effet intacte la croyance en une répartition pertinente mettant les curiosités d'un côté et les vraies questions, bonnes et légitimes, de l'autre. Vous devriez au contraire parvenir à rire chez Platon de l'idée du Bien, chez Aristote du Premier Moteur, chez Spinoza de la Nature, chez Pascal du Dieu d'Abraham et chez Kant de la loi morale. Par exemple.

Pour y parvenir, il ne faut pas seulement du temps, certaines lectures, un peu de patience. Avant tout, il convient d'abandonner la fâcheuse habitude de séparer l'important et le risible, le sérieux respectable au visage grave et le grotesque bouffon déchaînant l'hilarité. L'essentiel est risible. Vous tenterez donc de vous défaire de la conviction que rire des plus grandes idées serait une manière de les mépriser.

La meilleure façon de respecter les idées, c'est le rire. Expliquez, commentez.

86

Disparaître à la terrasse d'un café

Durée : 30 à 40 minutes

Matériel : café, terrasse

Effet : diaphane

Mieux vaut qu'il y ait du monde. Beaucoup, presque trop. Vous trouvez enfin une place, une petite table au fond. Commandez, attendez que le garçon vous ait servi, proposez-lui de payer aussitôt. Qu'il joue au garçon de café ou non n'a aucune importance. Dans trois secondes, vous allez disparaître.

Vous ne ressentez aucun inconvénient particulier. Rien ne s'est sensiblement modifié dans vos perceptions. Mais, depuis que le garçon vous a rendu la monnaie, vous êtes devenu transparent. Plus personne ne vous voit. Autour de vous, les gens se parlent, mais aucun ne vous adresse la parole. Les regards vous traversent, ne butent sur rien. Personne ne s'assied sur votre chaise, mais c'est un pur hasard. Vous voilà absent, dissous, impalpable. Soudainement néantisé. Votre existence demeure évidente pour vous-même. Elle est devenue imperceptible aux autres.

Vous pouvez sortir de cette situation critique en recourant à l'expédient favori de l'homme invisible : ren-

185

verser sur vous quelque chose qui tache. Mais c'est sans garantie. D'autant que la même chose peut vous arriver dans le métro, au spectacle, n'importe où, sans que vous puissiez recourir à cet artifice. Somme toute, il y a toujours un doute. Vous n'êtes jamais totalement assuré que, vue du dehors, votre existence présente une continuité. Il existe effectivement des indices, nombreux et concordants, permettant d'affirmer que les autres vous voient, vous parlent et dans l'ensemble ne vous confondent pas. Mais rien ne montre qu'il en soit ainsi toujours. Au contraire, dans d'assez nombreuses circonstances, vous pouvez constater votre propre absence dans leur regard et leurs comportements. Alors, il suffit en général de se mettre à parler, de poser une question, de se manifester d'une manière quelconque pour dissiper tout soupçon. Ça ne marche pas dans tous les cas. Il reste un certain nombre de situations où rien ne vous convainc de n'avoir pas disparu.

Considérant ces moments, la question est de savoir si la situation vous inquiète ou vous rassure.

Ramer sur un lac chez soi

Durée : 1 heure environ

Matériel : rameur ou barque

Effet : symétrique

Il vous arrive de ramer, chez vous, sur un appareil de gymnastique, ou bien en barque, sur un lac. Le saviez-vous ? ramer est une activité philosophique. Plusieurs motifs permettent de l'affirmer. On tiendra pour négligeable le fait que l'expression désigne familièrement un effort pénible et sans résultat direct (« j'ai beaucoup ramé avant d'y arriver »). En revanche, on prêterait attention au fait de se déplacer de façon ingénieuse sur un élément qui n'est pas le nôtre. On notera aussi qu'il s'agit de n'explorer que les surfaces, les plans apparents, sans avoir accès à ce qui se tient en dessous, de l'autre côté du regard. Mais ce n'est pas encore le trait déterminant.

Ce qui rapproche le plus la philosophie des promenades en barque, c'est le fait que, dans les deux cas, le mouvement est continu et que sa régularité est produite par une succession, nécessairement fragmentée, d'efforts répétés. Chaque coup de rame est indépendant des autres, il donne à la barque une impulsion unique, il procède par saccades. Et pourtant, quand le rameur enchaîne de